

Jean-Jacques SANDRAS

GUY MARAIS
ERREUR FATALE
SUR LA PERSONNE



CHAPITRE I

La porte de l'Agence *Springbok*, sise 29 rue Saint Ambroise dans le onzième arrondissement parisien, s'ouvrit brusquement arrachant Guy Marais de son état de demi-somnolence. Notre privé préféré se redressa sur son séant en ouvrant grand les yeux. L'homme qui s'avancait était plutôt petit et râblé. « Bonjour, Monsieur le privé, » dit-il en offrant sa main. « Jean-Claude Chauvin, » rajouta-t-il. « Quels sont vos honoraires ? »

« Bonjour, Monsieur, » répondit notre privé en se levant lentement, tel un lézard, animal au sang-froid, venant de se chauffer suffisamment au soleil du Kalahari pour bouger. Le lézard s'extirpe de sa place dans le sable ; Guy Marais s'extirpait de son beau et confortable fauteuil de directeur, le seul mobilier de luxe dans son austère agence. « Mille euros pour entamer une mission et trois cents euros par jour plus les frais. » Guy Marais savait répondre du tac au tac.

« Veuf, » dit le visiteur. « Voici mon problème. »

« Vous êtes veuf ? » demanda Guy Marais.

« Non, » répondit son interlocuteur avec emphase. Le ton

et le regard de Jean-Claude Chauvin soulignèrent ses propos.
« Je veux être veuf ! »

« Mais je ne suis pas un tueur à gages, » protesta notre privé préféré. « Je suis détective privé. »

« Vous avez bien dit mille euros pour entamer une mission et trois cents euros par jour plus les frais, » insista J.-C. Chauvin. « Je suis prêt à payer d'avance. » Il soupira. « En liquide, » rajouta-t-il. « Il vaut mieux que la police ne puisse faire aucun lien entre nous. »

« Monsieur, » dit Guy Marais en se calant profondément dans son beau et confortable fauteuil de directeur, « je ne puis accepter une telle mission. » Il laissa passer quelques secondes avant de poursuivre avec : « si vous voulez que je vous apporte la preuve de l'infidélité de votre épouse... »

« ... je m'en fous de son infidélité ! » s'exclama J.-C. Chauvin. « D'ailleurs, elle est devenue tellement grosse et moche, que je vois mal quelqu'un coucher avec elle ! »

« Alors, demandez le divorce ! » Guy Marais commençait à en avoir marre de cet homme qui ressemblait physiquement à la description qu'il venait de donner de son épouse. 'Peut-être,' se dit Guy Marais, 'l'épouse voudrait être veuve. Il ne manque plus qu'elle vienne me demander de zigouiller son mari !'

« Le divorce coûte cher, » dit J.-C. Chauvin, « et je risque de payer une pension alimentaire. Non, non et non. Il vaut mieux qu'elle soit morte. »

« Désolé, » dit Guy Marais, « mais je refuse de tuer votre épouse et je vous déconseille de le faire. En France on risque la prison si on tue quelqu'un ; même si le juge reconnaît qu'on a de très bonnes raisons pour le faire. »

« Je sais, » dit J.-C. Chauvin, « que les détectives privés c'est la police privé. La différence entre les deux polices, c'est que les privés ne tiennent pas compte de la loi. »

« Dites carrément que nous sommes des criminels ! » s'exclama Guy Marais. Il se fâchait.

« Pas tout à fait, » dit J.-C. Chauvin. « Mais les privés agissent souvent de manière illégale. Je ne vous demande pas de tuer mon épouse vous-même. Vous voyez, je ne vous prends pas pour un criminel. Je vous demande de trouver le moyen pour pousser les ravisseurs à le faire. »

« Des ravisseurs ? »

« Mais, oui ! » J.-C. Chauvin inspira profondément. « Je ne vous ai pas tout dit. »

« Dites-moi tout. »

« Ma femme a été enlevée. »

« Mais c'est merveilleux ! » s'exclama notre privé.

« Seulement, » poursuivit son interlocuteur sur un ton triste, « ses ravisseurs veulent me la rendre. »

« Moyennant une rançon ? »

« Oui. »

« Et vous n'avez pas l'argent ? »

« Je ne veux pas de ma femme. »

« Donc, » dit Guy Marais, « vous ne payez pas sous prétexte que vous n'avez pas l'argent et comme ça les ravisseurs vont la tuer. » Guy Marais soupira. « Où est le problème ? Tout baigne. »

« Le problème, » dit J.-C. Chauvin, « c'est que les ravisseurs se sont trompés de bonne femme. »

« Comment ça ? »

« Au lieu d'enlever M^{me} Chaupin, l'épouse du propriétaire de l'usine où travaille ma femme, ils ont pris la mienne. »

« Eh, alors ? »

« Dès qu'ils se rendront compte de leur erreur, ils vont certainement lâcher mon épouse. »

« Mais que me demandez-vous au juste ? »

« Pousser les ravisseurs à tuer mon épouse avant qu'ils se rendent compte de leur méprise. Ou sinon, la tuer vous-

même avant qu'elle revienne chez moi. Voilà ce que je vous demande. »

« Je ne sais pas comment pousser les ravisseurs à tuer votre épouse et je ne vais certainement pas la tuer moi-même ! »

« Mais la police croira que ce sont les ravisseurs qui l'auront tuée. Voyez, vous ne risquez rien. »

« Je risque gros, » admonesta Guy Marais. « D'abord, les flics ne sont pas si cons que ça et ensuite, je ne suis pas un tueur à gages. Vous n'avez qu'à la tuer vous-même avant qu'elle réintègre le foyer conjugal. »

« Le quoi ? »

« La maison. »

J.-C. Chauvin réfléchit quelques instants. « Quand une épouse est assassinée la police soupçonne toujours le mari. Tout le monde sait ça. Si je la tue moi-même je n'aurai pas d'alibi. Non, il faut que ce soit les ravisseurs ou vous qui la tuez. »

Guy Marais secoua la tête. « Je crains que cette conversation n'ait plus lieu d'être, » dit-il sur un ton sec qui souligna ses propos.

« Donc, » dit J.-C. Chauvin en se levant lentement de la chaise pour visiteurs sur laquelle il avait gigoté dès son entrée dans l'Agence *Springbok*, « j'ai perdu mon temps en venant vous voir. »

« Pas tout à fait, » répondit Guy Marais. « Je viens de vous donner un bon conseil en parlant de divorce ce qui vous évitera la prison pendant de longues années. »

« Au revoir, Monsieur, » dit J.-C. Chauvin sans offrir sa main. Il se retourna et sortit de l'agence.

Guy Marais avait vu des cas intéressants de l'espèce humaine lors de ses enquêtes, mais c'était la première fois qu'on lui demandait de commettre un meurtre. 'Si jamais j'apprends la mort de M^{me} Chauvin,' se dit-il, 'je serais obligé d'informer la police de cette visite.' Il sourit. La vie, tout en étant tragique,

avait un côté comique. Il était encore perdu dans ces pensées quand la porte de son agence s'ouvrit de nouveau pour laisser entrer un homme aux cheveux gris, de taille moyenne, bien habillé avec une élégance classique. Le nouvel arrivé arborait un sourire nerveux.

« Bonjour, Monsieur Springbok, » dit le nouvel arrivé. « J'ai un petit problème et j'espère que vous saurez le régler. »

« Bonjour, Monsieur, » répondit Guy Marais en se levant pour accepter la main offerte. « Asseyez-vous, je vous en prie. » Il se rassit pour montrer l'exemple. « Je m'appelle Marais ; Guy Marais. Springbok est le nom de l'agence. » Il se demandait s'il ne devait pas changer le nom de son agence ou peut-être rajouter ses nom et prénom sur la vitrine. « À qui ai-je l'honneur ? »

La surprise qui s'affichait sur le visage de son interlocuteur fit plaisir à Guy Marais. Peu de Français s'attendent à un langage si beau de la part d'un étranger.

« Je m'appelle Cédric Flotteur, » dit l'homme une fois remis de sa surprise. Il hocha la tête. « Monsieur Marais, » poursuivit-il, « j'ai un petit problème. » Il sourit nerveusement. « C'est délicat. »

« Je vous écoute, » dit Guy Marais. « De quoi s'agit-il ? »

« Un de mes appartements a été squatté et pour évacuer les squatters j'ai fait appel à Mario et sa bande. » Il se tut et sourit nerveusement de nouveau.

« Et maintenant c'est Mario et sa bande qui squattent votre appartement ? »

« Oh, non. C'est pire. »

« Comment ça ? »

« Mario est allé à l'appartement pour le vider des squatters et il n'y avait pas âme qui vive. »

« L'appartement était déjà évacué, » proposa Guy Marais, « et vous devez payer Mario pour un travail inutile. Vous ne savez pas comment renégocier votre tarif car Mario coûte

cher et il insiste sur le prix initial. En plus, Mario est un grand gaillard costaud avec des copains qui lui ressemblent ? »

« Malheureusement, oui et non, » soupira le visiteur.

« Je ne comprends pas. »

« Votre description de Mario et sa bande est juste. Mais pour le reste... » L'homme ne termina pas sa phrase.

« Alors, » demanda Guy Marais, « où est le problème ? »

« L'appartement n'était pas vide. »

« Mais vous avez dit qu'il n'y avait personne. »

« Non. J'ai dit qu'il n'y avait pas âme qui vive. »

« Il y avait des morts ? »

« Un seul mais cela suffit pour poser un problème. »

« Mais où est le problème ? » demanda notre privé. « Vous n'avez qu'à alerter la police. »

« Le problème c'est que Mario est connu des services de la police comme on dit et il ne veut pas être mêlé à cette affaire. »

« Vous n'avez qu'à dire à la police que c'est vous qui avez trouvé le mort. »

« Comment expliquer que je suis entré chez moi sans les clés ? »

« Ce ne serait pas le mort qui vous a ouvert la porte ? »

« C'est que la police pourrait croire qu'on s'est bagarré... »

« ... et vous accuserait d'homicide involontaire ? »

« Exactement ! »

« Et Mario dans tout ça ? »

« Il m'a dit de ne jamais parler de lui, sinon... » Une fois de plus M. Flotteur se tut au lieu de terminer sa phrase.

« Sinon ? » demanda Guy Marais.

« Mario n'a pas dit mais je le connais. Après tout il n'y est pour rien. »

Un court silence régna permettant à notre privé de réfléchir un peu. « Pourquoi ne pas demander à Mario de se débarrasser du cadavre ? »

« Mario était clair. Il a enlevé toutes les empreintes que lui

et ses collègues ont pu laisser sur place. Il refuse toute suite à cette mission. »

« Et que voulez-vous que je fasse ? »

« Me débarrasser du cadavre. »

Guy Marais ne put s'empêcher de rire.

« Ce n'est pas drôle, » objecta Cédric Flotteur.

« C'est nerveux, » répondit Guy Marais. « Vous n'allez pas me dire que les détectives privés ont l'habitude d'agir de manière illégale ? »

« Mais, non, » répondit son interlocuteur. « Pas besoin de le dire. C'est connu. » L'homme afficha un nouveau sourire nerveux.

« Je crains, » dit Guy Marais sur un ton inamical, « que vous vous faites des idées erronées sur les détectives privés. » Il soupira. « Vous n'êtes pas le seul. Cette mauvaise réputation des privés est surtout due aux auteurs de polars. »

L'homme assis en face de notre privé ne savait pas comment prendre cette remarque. « Peu importe, » finit-il par dire. « Je ne vous dénoncerai pas à la police. D'ailleurs, je propose de ne signer aucun papier entre nous et de vous payer en liquide. Comme ça, vous ne courez aucun risque. »

'Mais il me prend vraiment pour un con!' se dit Guy Marais. 'Il y a des jours comme ça.' Il se remit droit sur son fauteuil comme un officier face à un soldat indiscipliné. « Je risque gros ! » tança-t-il. « Très gros. » Il fustigea son interlocuteur du regard. « Puisque vous avez accès à votre appartement maintenant, » poursuivit-il, « vous n'avez qu'à y aller avec des copains et enlever le macchabée. Cela vous coûterait beaucoup moins cher que les honoraires d'un détective privé. Je ne comprends pas pourquoi vous ne faites pas comme ça. »

« C'est que je ne saurais pas où abandonner le cadavre. »

« Dans un parc public, » proposa Guy Marais. « Puisque vous ne connaissez pas le mort, la police ne saura pas remonter jusqu'à vous. »

L'homme hésita. « Mais quelqu'un pourrait me voir et alerter la police. »

« Et moi, alors, » dit Guy Marais. « On pourrait me voir et alerter la police. »

« Non, » objecta l'homme. « Pas vous. »

« Comment ça, pas moi ? »

« Vous êtes détective privé. Vous savez agir avec discrétion. »

« Je vous remercie pour la haute estime que vous avez des détectives privés, » dit Guy Marais, « mais sachez que vous vous trompez. Je pourrais être vu par quelqu'un comme vous. De toute façon, j'évite de transgresser la loi ; surtout quand il s'agit de choses graves telles que le meurtre. »

« Oh, rassurez-vous, » dit l'homme. « Il ne s'agit pas de meurtre ! »

« Comment le savez-vous ? »

« Mario m'a dit que le mort avait expliqué pourquoi il s'était suicidé. »

« Comment ça ? »

« Une feuille avec l'explication du suicide. »

« Et qu'est-ce qu'avait écrit le suicidé ? »

« Que la vie était trop dure. »

« C'est tout ? »

« Mario m'a dit que c'était très court comme message. »

Guy Marais fronça les sourcils. « Sachez qu'il arrive fréquemment que les assassins essaient de camoufler leur meurtre en suicide. Ce message ne prouve rien. De toute façon, je refuse cette mission ! »

« Dommage, » dit M. Flotteur. « Cela m'aurait bien arrangé. » Il se leva et quitta l'agence sur un pas lent.

De nouveau seul Guy Marais se demandait si le monde devenait toujours de plus en plus fou ou est-ce qu'il venait d'avoir affaire à des cas très exceptionnels. Il se demanda quel genre de mammifère bipède ambulante allait franchir le seuil de sa porte la prochaine fois. Il n'eut pas à attendre long-

temps. Une jolie femme d'une vingtaine d'années bien faite aux formes amplement remplies s'introduisit dans l'agence. 'Voici la raison principale pour laquelle je suis détective privé,' se dit-il. 'La vie est belle.'

Guy Marais, se délectant du spectacle séduisant, se leva pour l'accueillir. « Bonjour, Madame, » dit-il en tendant la main. Son sourire en dit long sur son appréciation de sa visiteuse.

La brunette lui renvoya son sourire. Elle secoua légèrement ses cheveux longs et bouclés d'un hochement de tête. « Bonjour, Monsieur, » répondit-elle en prenant la main offerte.

Guy Marais indiqua une des chaises pour visiteurs et s'assit pour montrer l'exemple. La visiteuse s'exécuta. « Je viens vous voir, » dit-elle en aplatissant sa robe jaune vive sur ses genoux, « pour vous demander votre aide pour retrouver mon ami. »

« Ah, » dit notre privé, « il a disparu comme ça ? »

« Eh, oui. » La femme afficha un sourire nerveux. « Ne pensez pas qu'il m'a quittée et que je lui cours après, » reprit-elle sur un ton indécis.

« Rassurez-vous, Madame, » dit Guy Marais. « Les détectives privés ne pensent rien. » Et quand il vit l'expression de surprise sur le visage de son interlocutrice, Guy marais s'empressa de rajouter : « Ils cherchent. C'est beaucoup plus efficace. » Il souligna ses propos avec un sourire.

La femme lui rendit son sourire après quelques secondes d'hésitation. Le temps qu'il lui avait fallu pour assimiler les propos encourageants.

« Racontez-moi, » dit Guy Marais. « Je suis tout ouïe. »

Cette dernière phrase fit rire la femme. « D'abord, » dit-elle, « je m'appelle Virginie ; Virginie Maurot. Mon ami s'appelle Guillaume Conq. » Elle se tut pour observer la réaction du privé. Il écoutait attentivement. « Guillaume est agent de sécurité. Aujourd'hui il est au chômage. »

« Vous vivez ensemble ? » demanda Guy Marais.

« Oui. »

« Depuis quand ? »

« Pourquoi cette question ? »

« Je cherche à avoir un maximum d'information. »

« Nous vivons ensemble depuis trois mois. »

« Et Guillaume est au chômage depuis combien de temps ? »

« Deux mois. » Virginie se redressa sur son séant. « Si vous pensez qu'il s'est installé chez moi parce qu'il avait perdu son emploi, vous vous trompez. Il a perdu son emploi un mois après. »

« Vous vous connaissez depuis combien de temps ? » Guy Marais adoptait un ton professionnel.

« Depuis quatre mois. » La femme se tut avant de reprendre avec : « pas tout à fait. Disons trois mois et demi. C'est important, ça ? »

« Ca pourrait l'être. Parfois des détails insignifiants s'avèrent capitaux. C'est pour ça que je pose toutes ces questions. » Guy Marais soupira. « Vous rencontrez Guillaume, » poursuivit-il, « c'est le coup de foudre. Vous vous mettez ensemble rapidement, c'est-à-dire après deux semaines, vous vivez votre amour pendant trois mois et tout d'un coup Guillaume se volatilise. »

« Vous avez des façons de parler ! » s'exclama Virginie.

« C'est pour gagner du temps, » dit notre privé en plissant les sourcils. « Vous verrez, c'est efficace. » Il sourit. « Donc, c'est bien ce que j'ai dit ? »

« Eh, oui, » murmura Virginie.

« Et vous ? » demanda Guy Marais. « Que faites-vous. Je veux dire : comme travail. »

« Je travaille dans une maison de retraite. Je fais le ménage, j'apporte les petits déjeuners aux résidents... »

« ... aux résidents ? » demanda Guy Marais en lui coupant la parole. « Vous ne vous occupez pas des vieux ? »

« Mais, oui, » répondit Virginie. « On ne dit pas les vieux ; on dit les résidents. » Elle commençait à douter de notre privé préféré.

« Excusez-moi, » dit Guy Marais. « Je ne connais pas le monde des hospices pour anciens. » Guy Marais cherchait la terminologie adéquate. Il savait que depuis la présidence de la République Française de François Mitterrand la langue française était devenue un refuge du camouflage. Les balayeurs de rue étaient transformés en techniciens de surface, les aveugles en non-voyants, les pauvres en économiquement faibles, ceux qui dorment dans la rue des sans domicile fixe, on parle de disparus au lieu de morts, etc. C'était surtout quand le service du personnel avait changé d'appellation pour devenir les ressources humaines que les grandes sociétés avaient perdu toute considération du personnel sur le plan humain. Après tout, le goulag de l'Allemagne de l'Est s'appelait la République Démocratique d'Allemagne ! Au lieu de résoudre les problèmes, on les masque. Les Sud-africains pensant à leur pays diraient la politique de l'autruche car cet oiseau inintelligent est capable d'enfoncer sa tête dans le sable mou du Kalahari pour refuser d'admettre qu'il y a un problème.

« On dit des résidences pour seniors. » Le ton de Virginie était neutre.

« Je retiendrai, » dit le privé. « Revenons à... comment s'appelle-t-il votre ami ? »

« Guillaume Conq ! » Virginie perdait patience.

« Très bien, » dit Guy Marais. « Un soir vous rentrez chez vous et Guillaume n'est plus là. Vous l'appellez sur son portable et vous tombez sur sa messagerie. C'est le lendemain matin que vous craignez que quelque chose lui soit arrivé. Peut-être se trouve-t-il dans un hôpital suite à un accident de la route ? Si c'est le cas ce serait sa famille qui aurait été pré-

venue par l'hosto. Avez-vous contacté sa famille et ses amis proches ? »

Virginie observa notre privé. Elle se demandait si elle ne s'était pas trompée d'adresse. « Il n'a pas de famille et je connais à peine ses amis proches. »

« Mais il vous a présenté des amis ? »

« Comme ça, » soupira la jeune femme.

« Vous n'êtes jamais sortie avec lui et ses amis ? »

« Rarement et je ne connais que leurs prénoms. »

« Et quand vous sortiez avec ses amis, c'était où ? »

« La discothèque. »

« Aussi chez vous ? »

« Ils ne venaient jamais à l'appartement sauf Didier ; une fois. C'est trop petit chez moi. »

« Et vous n'êtes jamais allée chez eux ? »

« Non. »

« Même pas chez Didier ? »

« Non. »

« Aucun n'est venu chez vous pour demander où se trouve votre ami ? Même pas Didier »

« Non. »

« Donc, vous ne savez pas comment les contacter ? Même Didier ? »

« Non. »

C'était au tour de Guy Marais de soupirer. « Cela fait combien de jours que votre ami a disparu ? »

« Depuis avant-hier. »

« Ce soir cela fera trois jours ? »

« Oui. »

« Je vois, » dit Guy Marais. « Sans nouvelles pendant trois jours de quelqu'un avec qui on vit ; cela fait se poser des questions. » Il hocha la tête. « Vous avez une photo de lui ? »

La jeune femme fouilla dans son sac et sortit un cliché avec elle et Guillaume. « C'est le mieux que j'ai. »

« Quelle est sa date et lieu de naissance ? » demanda notre privé en regardant le cliché de près.

« Je ne sais pas. »

« Quel âge a-t-il ? »

« Trente ans. »

« Vous en êtes sûre ? »

« Non. »

« À quelle agence de Pôle emploi s'est-il inscrit ? »

« Je ne sais pas. »

« Vous pouvez essayer l'agence de votre secteur et celui du secteur où Guillaume vivait avant de se mettre avec vous, » proposa Guy Marais.

« Je ne sais pas où il vivait avant. »

« Cela ne donne que très peu d'éléments, » dit Guy Marais.

« Et je ne sais pas si mes honoraires vous conviendraient ? »

« C'est combien, vos honoraires ? »

Guy Marais s'affaissa dans son beau et confortable fauteuil de directeur. Signe que l'entretien était clos. « Mille euros pour entamer une enquête, trois cents euros par jour plus les frais. » Il croisa les mains en entrelaçant les doigts.

Virginie se redressa sur son séant tel un ressort. « Comment ! » s'exclama-t-elle. « Vous êtes cher. »

« Je travaille surtout pour des grandes sociétés et des avocats, » dit notre privé. Il ne mentait pas tout à fait. Cela lui arrivait rarement, mais cela lui arrivait quand même. « Peut-être votre ami reviendra dans un jour ou deux. »

Virginie s'était levée. « Au revoir, Monsieur, » dit-elle sans offrir sa main. Elle quitta l'agence en fermant la porte derrière elle.

Guy Marais resta immobile quelque temps. 'Quelle matinée !' se dit-il. 'Je pense que je vais prendre un café pour me détendre.' Il ferma la porte de son agence à clé et se dirigea au café où travaillait sa douce amie, Clémentine. Le téléphone portable était une invention bien utile pour notre privé. Cela

lui épargnait le salaire d'une secrétaire (pardon, d'une assistante de direction) qu'il ne pouvait pas se payer. L'affiche sur sa porte invitait toute personne désirant le voir de l'appeler sur son portable. En route pour le lieu de travail de Clémentine, il appela son concitoyen, Conrad, pour l'inviter à le rejoindre au café.

DU MÊME AUTEUR :

Le Chevalier à la Fleur, éditions Déjà, 2001.

Roman philosophique et mystique écrit à la manière d'un conte fantastique sur fond de Moyen-Âge en France.

Les Seigneurs Magiciens, éditions Clair de terre, 2005.

Bande dessinée inspirée du roman *Le Chevalier à la Fleur*.

Guy Marais, détective privé

Les mésaventures comiques d'un détective privé sud-africain à Paris.

1 *Les clients mortels*, Yvelinédition, 2010.

2 *L'or de la mort*, Yvelinédition, 2010.

3 *Association mortelle de malfaiteurs*, Yvelinédition, 2011.

4 *Crime fatal en bande désorganisée*, Yvelinédition, 2011.

5 *Homicide volontaire en flagrant délire*, Yvelinédition, 2012.

6 *Non-assistance à personne enragée*, Yvelinédition, 2012.

7 *Entrave stupéfiante à la justice*, Yvelinédition, 2013.

8 *Erreur fatale sur la personne*, Yvelinédition, 2014.

9 *Mystère & cupidité au musée du Louvre*, 2015.

Pour en savoir plus sur l'auteur :

www.jj-sandras.com



web